

- Liévi'news
- 🏠 **Accueil**
- Histoire**
- événements**
- Contact**

L'histoire de Liévin

Lorem ipsum dolor sit amet consectetur, adipisicing elit. Iusto dolore earum neque, cupiditate nihil ea quidem numquam laboriosam iste est.

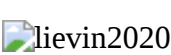


1970



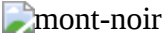
Liévin

2020

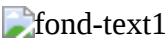








De Levesano à Liévin



Liévin est la ville d’une histoire mouvementée. Longtemps ville minière, deux fois détruite et deux fois relevée de ses cendres, elle incarne l’esprit de résistance. Sa vitalité a su transformer ses drames en une nouvelle chance. L’histoire de Liévin commence avec l’eau. De tout temps en effet, les hommes ont choisi de se sédentariser à un endroit proche de cet élément nécessaire à la vie. La légende raconte qu’au Ier siècle avant Jésus-Christ, le futur Liévin s’appelait Levesano, ce qui signifie l’eau qui guérit, l’eau qui purifie. Cette eau provenait principalement de la rivière la Souchez, qui traverse Liévin et irrigue également Angres et Lens. Les premiers habitants s’installèrent sur les flancs de la colline de Riaumont. Plusieurs civilisations s’y sont succédées. Lors de la construction des mines, en 1903, les vestiges de deux cimetières gallo-romains ont été découverts. Les premiers habitants s’installèrent sur les flancs de la colline de Riaumont. Plusieurs civilisations s’y sont succédées. Puis ce sont les fondations d’une importante villa de la même époque qui furent mises à jour. Après les Romains, les Francs ont occupé le même emplacement : 752 tombes, formant la plus grande nécropole franque du Pas-de-Calais, ont été exhumées en 1905. Aujourd’hui, la ville continue de découvrir son passé en procédant lorsqu’elle le peut à de nouvelles fouilles archéologiques. Tout récemment, les travaux de réaménagement du jardin public ont offert une belle découverte au service municipal de la mémoire de Liévin. Celui-ci y a retrouvé les fondations du pigeonnier du Château blanc, construit en 1742 et détruit par les bombardements en 1917. C’est une histoire de cinq siècles que ce trésor a ainsi livrée au jour. Avant la guerre de 1914-1918, les ruines de trois châteaux témoignaient encore de la vie des seigneurs au Moyen Age. Le plus important, celui des Rollencourt, construit au XIème siècle, connu d’illustres propriétaires, tels que Guillaume d’Orange, prince de Nassau, et au XVIIIème siècle, la puissante famille d’Aumale. Les derniers propriétaires de Rollencourt, les Jonglez de Ligne, grands bourgeois enrichis par le commerce et anoblis après l’achat d’un titre de comte auprès du pape, firent ériger un nouveau château vers 1878, haut de 43 mètres et décoré de belles tapisseries. Il fut détruit en 1917. Durant plusieurs siècles, Liévin-en-Artois, comme on l’appelait alors, fut un bourg rural. En 1414, la commune comptait 150 habitants, 250 en 1730 et près de 800 au moment de la Révolution. La rue principale, « la Grande rue », qui correspondait à l’actuelle rue du Quatre-Septembre, épousait le cours sinueux de la Souchez. Le vieux village de Liévin-en-Artois se serait alors déployé autour d’une grange monastique avec son église, construite au XIème siècle. L’église Saint-Martin, démolie pendant la guerre de 1914-1918, a été reconstruite en 1927 à son emplacement d’origine, à la différence du reste de la ville qui a été entièrement réaménagé. Avec une particularité toutefois : l’axe initial a été inversé ; elle est aujourd’hui bâtie sur un axe nord-est, sud-ouest. Il semble que l’architecte Jean Goniaux ait voulu donner à l’édifice une perspective remarquable : il utilisa la forte pente du relief pour construire les nombreuses marches qui mènent à l’entrée. En situant l’entrée de l’église du côté de la ville « naissante », cet architecte souhaitait sans doute symboliser la vocation sociale, voire politique de l’église. L’histoire de Liévin se confond avec celle de l’Artois, cette province de l’Ancien Régime qui fut le théâtre de sanglantes batailles. Entre le XIIème et le XVIème siècle, le comté et le XVIème d’Artois appartint successivement aux ducs de Bourgogne et aux Habsbourg d’Espagne avant d’être annexé à la France après la guerre de Trente Ans. L’un des événements qui marqua l’histoire du pays fut l’occupation par les armées d’Espagne. En 1648, Lens fut libéré au cours de la bataille de Lens, conduite par le Grand Condé qui avait feint le repli. Le choc le plus violent aurait eu lieu à l’endroit où se construit aujourd’hui la résidence de la Victoire, dénomination illustrant le succès et l’intelligence militaire du Grand Condé. Celui-ci a laissé son empreinte au cœur du quartier de Calonne à Liévin : un arbre fut planté en souvenir de cette bataille dans l’actuelle cité Saint-Amé. Surnommé l’Arbre de gain, il a donné son nom à l’une des rues de la cité (la rue de l’Abregain).

De la terre à la mine




La grande affaire de Liévin fut longtemps le charbon. La légende veut que la découverte du minerai dans le nord remonte au XIIème siècle. Les forgerons souffraient alors du prix élevé du charbon de bois. De passage chez l’un d’entre eux, un vagabond aurait vu sur une colline des environs de Liège de la terre noire qui brûlait. En réalité, il faudra attendre 700 ans pour que l’on découvre, par le plus grand des hasard, une veine de charbon en Belgique En 1841, l’ingénieur Louis-Georges Mulot, spécialiste des puits artésiens, entreprend un forage dans le parc d’une certaine Henriette de Clercq, châtelaine à Oignies, qui lui demande de creuser un étang. À 151 mètres de profondeur, il découvre, du charbon. À l’issue d’un second forage, effectué en 1848, la Compagnie des mines de Lens se constitue. On est en 1853. C’est la naissance des puits « 1, 2 et 4 », numérotés dans l’ordre de leur mise en service. En 1858, l’exploitation minière commence à Liévin. La vie du bourg rural en sera bouleversée pendant des décennies.

Le cataclysme de 1914-1918




Située à la frontière nord de la France, Liévin est évidemment particulièrement touchée par les combats de la Grande Guerre. Le tribut payé par la ville est considérable. Ballottés dans la tourmente, vivant dans des conditions difficiles, réfugiés dans les caves, les liévinois font montre de courage exemplaire : 600 soldats tombent au champ d’honneur, 400 civils périssent. Le comportement des habitants vaudra à la ville de Liévin la Croix de Guerre 1914-1918. Décernée le 10 août 1920 par Alain Lefèbvre, ministre de la Guerre, elle porte la mention suivante : « La ville de Liévin, rempart de la ville de Lens, a été entièrement détruite par le canon. Malgré le nombre élevé des victimes, elle s’est toujours montrée digne et vaillante dans les épreuves et sous la domination ennemie ». Deux sites symbolisent la dureté de ces combats : le monument canadien de Vimy et la nécropole militaire de Notre-Dame-de-Lorette.

La fin de l'exploitation minière



En 1944, les bassins du Nord et du Pas-de-Calais sont nationalisés. La Société des Houillères de Liévin se voit retirer toutes ses installations de fond et de jour, ses 240 kilomètres de galeries souterraines, sa centrale électrique et ses 5 744 logements. En 1946, le transfert des actifs de la société (porte- feuille, trésorerie) aux Houillères du Bassin Nord-Pas de Calais créées la même année, marque la fin de la société qui, pendant près d’un siècle, a organisé la vie des cités. Les Liévinois ont désormais un nouveau patron, l’État, tout aussi exigeant : la production augmente de près d’un million de tonnes en vingt ans en 1967, le groupe Lens-Liévin extrait 5,5 millions de tonnes de charbon, contre 4,5 en 1946. Néanmoins, dès le début des années 1960, la poursuite de l’exploitation est menacée, suite aux plans Jeanneney (1960) qui oriente la France vers le nucléaire et Bettencourt (1968) qui prévoit une diminution de 25 millions de tonnes de la production française. Les derniers épisodes auront lieu après l’arrivée au pouvoir de François Mitterrand avec notamment un plan de relance qui n’empêchera pas la mine de fermer ses puits. À Liévin, la terrible catastrophe de 1974 – la cinquième en un peu plus d’un siècle – accélèrera les choses.

Le dernier coup de grisou



Le 27 décembre 1974, après la trêve de Noël, une équipe descend dans le puits 3 de la fosse Saint-Amé, à plus de 710 mètres de profondeur. Vers 6h30, un immense coup de grisou provoque un souffle qui ne laisse qu’un amas de décombres. On dénombre 42 morts, 5 blessés et 140 orphelins. Jacques Chirac, alors Premier ministre, assiste aux funérailles. Peu de temps après, une stèle, sur laquelle sont inscrits les noms des 42 victimes est érigée au pied du chevalement. En 1994, à l’occasion du vingtième anniversaire de cette catastrophe, le président François Mitterrand viendra à Liévin rendre un hommage à la mémoire des mineurs. « Car sans eux, sans leur travail, rien n’aurait été possible », a-t-il déclaré.

cliquez-ici